

PHILIPPE

DJIAN



**LENT
DEHORS**

ROMAN
BERNARD BARRAULT EDITEUR

F2 4128 91-II

120,00 FF



9 782736 001346

CONCEPTION : HANS REYCHMAN

ANNEE ANGEVIN - Sans titre. Techniques mixtes, 1990.

Extrait de la publication

LENT DEHORS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Bernard Barrault

50 contre 1 (nouvelles).

Bleu comme l'enfer (roman).

Zone érogène (roman).

37° 2, le matin (roman).

Maudit Manège (roman).

Échine (roman).

Crocodiles (nouvelles).

PHILIPPE DJIAN

LENT DEHORS



Extrait de la publication

**Directrice littéraire
Betty Mialet**

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, ils vous suffit d'en faire la demande aux Éditions Bernard Barrault, 79, avenue Denfert-Rochereau, Paris 14^e.

© Éditions Bernard Barrault, 1991
ISBN 9782700704464

Printed in France

Extrait de la publication

Pour Clara

*And also dedicated to :
Alain Vaes
Marie Christine Mouys
The Cook family
and Ann Mc Ghee*

Malgré la douloureuse épreuve que je traverse aujourd'hui et qui, bien entendu, n'est que la juste récompense de ma conduite, je ne peux m'empêcher de sourire, considérant quel imbécile je fais. Mais ce sourire vaut bien toutes les grimaces du monde.

J'ai expliqué à Eléonore ce qu'il en était. Je ne voulais pas qu'elle s' imagine qu'à la moindre occasion je m'installais dans l'ombre et me laissais aller et me sentais d'humeur légère. Je lui ai dit à quel point je me sentais stupide. Et que j'avais le cœur serré.

– Mais tu sais, ça dépend des gens... Il s'en trouverait sûrement quelques-uns pour pleurer, ou s'arracher les cheveux à ma place... enfin je le suppose...

Evelyne est d'avis que je l'ai bien cherché. Ce n'est pas elle qui viendrait me consoler ou tout au moins me gratifier de sa présence après la tombée de la nuit. Elle pense que nous avons tous nos problèmes. Et elle a raison.

Une semaine entière s'est écoulée depuis que cette histoire a jailli en pleine lumière. Mais je ne vois toujours pas le moindre rivage. J'ai rêvé durant des années que je voguais sur un solide vaisseau, qu'aucune tempête ne pourrait inquiéter et que le temps affermissait, et j'ai cru un instant que je pouvais filer sur les récifs et que rien ne saurait m'arriver. Voilà pourquoi je souris. Les seuls remparts qu'un homme puisse édifier autour de lui sont à la dimension de son cercueil.

*
**

J'apparais, sur la liste des professeurs de Saint-Vincent, au début du troisième trimestre : « *Henri-John Benjamin, Histoire de la musique.* » J'arrive avec le printemps et mon cours n'intéresse pas grand monde. Mais je m'y suis habitué.

J'aime cette bâtisse, la risible sévérité des bois encaustiqués et des dorures, l'air mauvais de Marie Joseph Saint-Vincent (1823-1901) et le doux regard de son épouse qui vous accueillent à l'entrée, au-dessus du distributeur de boissons. Je m'y ennuie la plupart du temps, mais d'une manière agréable. Un peu comme dans un bain moussant.

Le directeur de l'école est un fervent admirateur de ma femme. Lorsque je me suis présenté dans son bureau, cinq ans plus tôt, je n'ai pas eu besoin de m'étendre sur mes capacités : l'affaire avait été réglée dans mon dos et ce brave homme ne me lâchait plus la main.

- Bienvenue à Saint-Vincent ! m'a-t-il dit. Votre femme est une créature merveilleuse...!!

Depuis, nos rapports se sont un peu tendus. Je n'ai jamais refusé de prendre la tête de certains mouvements internes. Il n'y a pas de petit combat dans cette vie. Ainsi, le distributeur de boissons, c'est moi.

Ce qui m'a amené devant sa porte, ce matin-là, concernait l'équipement dans les douches.

- Allez-y, Henri-John..., a-t-il soupiré. Videz donc votre sac...

Je me suis assis devant lui. Parfois, cela me semblait trop facile. Je n'avais pas encore ouvert la bouche. Et je n'éprouvais aucune admiration particulière pour sa femme.

- Allons, je vous écoute... Qu'avez-vous encore inventé ?

Ce n'était pas uniquement une affaire de personne. Je ne prétends pas nier le malin plaisir que j'avais à lui compliquer la vie (s'il estimait que la gratitude ou le simple sourire d'Edith Benjamin valait qu'on supportât son emmerdeur de mari, eh bien, ma foi, il était seul juge...). Selon la manière dont je lui présentais les choses, il s'empourprait ou blêmissait ou tournait en rond autour de moi, répétant que j'avais perdu la raison. Ou bien il se plantait devant sa fenêtre et ne disait plus un mot et il ne bougeait plus. Pour ça, Edmond Heissenbüttel était parfait. Mais j'aurais agi de la même façon avec n'importe qui d'autre.

Ma position, en tant que professeur, n'était pas très

enviable. Mon cours n'était pas très important (coefficient 0,5). Je pensais que cela m'était égal mais mon bureau était celui de tous les complots, ma porte était toujours ouverte. Je ne passais pas mon temps à me demander si toute cette agitation avait un sens. Tout le monde savait où me trouver. Et je n'en demandais pas davantage.

– Comment ça, des séchoirs à cheveux...?! s'est-il écrié.

*
**

Je ne me souciais pas d'examiner la pertinence des requêtes que je lui soumettais. Ce n'était pas mon rôle et, le plus souvent, cela ne m'intéressait pas. J'étais une espèce de soldat sans idéal, simplement enrôlé pour mener une bataille dont les buts m'importaient peu et parfaitement insensible. Je ne réagissais pas à ses supplications, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire quand il me pressait amicalement l'épaule : « Henri-John...! Ne sentez-vous pas ce grand corps que nous formons tous ensemble ? Ne voyez-vous pas qu'en me poignardant, vous vous blessez vous-même...?! »

Lorsqu'il m'accusait de vouloir mettre Saint-Vincent sur les genoux, j'étais loin d'éprouver le moindre sentiment de culpabilité et je ne revenais jamais sur mes positions. Ces cinq années – cinq trimestres devrais-je dire – n'avaient guère attendri mon cœur. Saint-Vincent ne représentait rien pour moi. Je voulais bien être l'épine dans son talon si c'était cela ou rester gentiment dans mon coin.

Je ne savais pas s'il s'en plaignait à Edith, mais lorsqu'elle feignait de s'intéresser à mes activités professionnelles et que je lui racontais nos dernières empoignades, elle riait avec moi puis me glissait que, tout de même, je n'étais pas très gentil avec ce pauvre Heissenbüttel. Je ricanais. « Mais c'est un bon moyen de savoir si son admiration pour toi est aussi grande qu'il le prétend... » Je n'avais pas besoin d'ajouter autre chose. Je crois qu'ils sont tous de la même étoffe, j'entends Edith et consorts.

Elle était au Japon pour une quinzaine de jours. Lorsque ma femme s'absentait, ma mère se réveillait. Elle nous mettait la main dessus, au moins pour les repas du soir. Cette manie m'agaçait mais nous formions une pâle équipe, mes filles et moi, lorsque nous tentions quelque chose à la cuisine. Eléonore semblait paralysée et prenait un air idiot dès qu'on lui demandait un peu d'aide. Quant à Evelyne, elle courait et bondissait en tous sens, organisant la plus invraisemblable pagaille qu'on ait jamais vue. Et je ne valais pas mieux. Tout d'un coup, une terrible langueur nous prenait et nous nous regardions en silence, comme une armée décimée. Et ensuite il fallait tout ranger, tout nettoyer, tout gratter, et l'on regrettait amèrement de telles entreprises. Nous dînions donc chez ma mère quand Edith nous abandonnait.

Ma mère n'est pas un cordon bleu, loin de là, et Ramona ne s'y entend guère non plus. Mais oublions cela. Nous sautions dans la voiture sans demander notre reste, moi le premier, et qu'importait ce qui nous attendait quand le pire était derrière nous. Et puis la table de ma mère était couverte de fleurs et, quoi que l'on vous servait, c'était toujours joliment arrangé.

Ce soir-là, je suis rentré chez moi d'un pas léger. De fait, nous traversions une période assez calme, au point que depuis un bon mois l'on rencontrait E. Heissenbüttel vaguant dans les couloirs, souriant et parfaitement détendu. Mais le vent avait tourné. Quatre ou cinq filles entrant dans mon bureau et me déclarant que ça ne pouvait plus durer. Pourquoi avaient-elles besoin de séchoirs *tout d'un coup*, ça personne ne le saurait jamais. Je ne leur ai même pas posé la question.

Il y avait une voiture garée devant l'entrée, une Porsche flambant neuve. Je ne me souvenais plus comment il s'appelait, Evelyne nous l'avait amené quelques jours plus tôt mais je l'avais chassé de mon esprit, je m'étais empressé de l'oublier. Je ne voulais plus me disputer avec elle à cause d'individus de ce genre. Croissez et multipliez, et vos soucis ne prendront jamais fin.

Je me suis installé dans le salon pour lire mon courrier.

Oli (Olivier, le frère d'Edith) se terrait dans une chambre du Château Marmont, à Los Angeles. « *Tous ces gens sont tellement chiants, m'écrivait-il. Nom de Dieu, pourquoi n'es-tu pas avec moi... ?!* »

– Vous voulez boire quelque chose ?

J'ai levé les yeux. Je l'ai regardé. Voilà le genre de m'astu-vu qui baisait ma fille et je n'y pouvais rien.

– Non, je ne crois pas, ai-je répondu.

J'ai repris ma lecture. « *La piscine n'est pas bien grande, poursuivait-il. Et au milieu de l'après-midi, le soleil disparaît derrière une rangée d'eucalyptus. Je crois que John Belushi a eu un problème dans le bungalow d'à côté...* » Il n'espérait pas rentrer avant une dizaine de jours. « *Tu sais, papa est bien fatigué. Ce voyage l'aura mis sur les genoux. Hier matin, toute la Compagnie est partie sans nous à Disneyland...* »

J'ai replié sa lettre et l'ai glissée dans ma poche. Malgré le ton qu'il employait, je ne m'inquiétais pas pour Oli. Je crois que le simple fait de tenir un stylo le rendait triste.

– Ecoutez, je sais ce que vous pensez...

J'ai posé à nouveau les yeux sur lui. Son visage était lisse : nulle trace de combats ni d'échecs. Aucune profondeur, aucun mystère à mon avis. Rien que la satisfaction.

– Pourquoi pas... ? ai-je répondu.

Et sur ce, j'allais me lever car la présence de ce garçon m'épuisait et je le sentais prêt à me donner quelques explications sur la vie, mais Evelyne est apparue juste à ce moment-là. Mon compagnon s'est aussitôt éjecté de son siège.

– On y va ? a-t-il aboyé – du moins sa voix a-t-elle désagréablement sonné à mes oreilles, comme un instrument trop neuf.

Elle s'est alors pendue à son bras et j'ai trouvé qu'il avait bien de la chance.

– J'essaierai de ne pas rentrer trop tard..., a-t-elle dit.

Je me suis contenté de hocher la tête. Nous avions du mal à nous comprendre, Evelyne et moi.

Avec Eléonore, je filais le parfait amour, si l'on peut dire. Mon ombre ternissait le monde entier à ses yeux. Et j'imaginai parfois le bonheur absolu : un peu plus d'un côté, un peu moins de l'autre. Deux filles comme un père

n'en avait jamais eu. Bien des années plus tôt, lorsqu'elles étaient petites et que je les regardais s'endormir, j'avais bien cru que j'allais être choisi entre tous.

Rudolf, Vatslav et Isadora, les pékinois de ma mère, se sont précipités dans nos jambes. Nous les avons ramassés et transportés jusqu'à la maison, ce qui leur plaisait beaucoup et nous évitait de trébucher dans l'obscurité, tandis que nous traversions le jardin.

Je me suis agenouillé pour l'embrasser.

- Je suis morte... ! a-t-elle soupiré.

Elle était allongée sur le tapis, les fesses contre le mur et les jambes à l'équerre. Ses pieds étaient rouges.

- Evelyne nous a faussé compagnie, ai-je dit, tandis que nous nous relevions.

- Ramona ne se sent pas très bien, a-t-elle répondu.

Eléonore a pris sa grand-mère par la taille et les pékinois ont sauté autour d'elles comme des poux. J'en ai profité pour monter à l'étage.

La chambre de Ramona était tiède et sucrée mais il y avait autre chose dans l'air, que je ne reconnaissais pas. Lorsqu'elle a ouvert les yeux, je me suis avancé vers elle et me suis assis sur le bord du lit.

- Ma chérie, qu'est-ce qu'il t'arrive... ?

Elle s'est redressée puis a haussé les épaules en souriant :

- Eh bien, j'aurai soixante-sept ans le mois prochain. Ça doit être une explication suffisante...

- Ecoute, je ne plaisante pas.

Elle a saisi ma main et l'a posée contre sa joue en prenant un air malicieux.

- Oh ! Henri-John, j'adore que tu te fasses du souci pour moi... ! C'est tellement agréable...

Le plus amusant, c'est que son regard me chavirait encore. Son visage était bouffi mais l'éclat de ses yeux répandait un charme si puissant qu'elle s'en trouvait illuminée. Jusqu'à son corps qui tout entier échappait à la débâcle. Je ne veux pas dire qu'elle était mince, que sa peau était ferme, ni que sa poitrine tenait bon. Ce n'était plus une jeune fille, ni même une femme dans la force de l'âge. Mais il y avait un tel pouvoir en elle qu'on oubliait

facilement tous ces menus détails. Au point que parfois j'étais assailli de pensées bien précises.

- Vas-tu enfin me dire ce qui se passe ? ai-je murmuré.

- Oh !... Ai-je donc l'air si mal en point... ?

Parfois, je suis l'homme le plus patient du monde et donc, au bout d'un moment, elle a fini par admettre qu'elle se sentait un peu fatiguée.

- Non... tu en es sûre... ?! ai-je ricané.

Puis Eléonore est arrivée. Je suis resté un instant au milieu de la pièce, à l'écart de leur conciliabule et les mains enfoncées dans les poches. Mais ça ne m'a pas avancé.

Ma mère était allongée sur le divan du salon, occupée à couper des rubans. J'ai empoigné ses doigts de pied et j'ai soulevé l'une de ses jambes.

- Je n'aime pas ça..., lui ai-je annoncé. Je crois qu'elle est malade.

Elle m'a décoché un rapide coup d'œil. Depuis le jour de ma naissance, Elisabeth Benjamin se répétait qu'elle avait un fils mais elle n'arrivait pas à y croire. La pauvre - car Dieu sait qu'elle en avait souffert - n'avait pourtant pas ménagé ses efforts. Autant qu'une autre, ma mère m'avait serré dans ses bras et couvert de ses baisers glacés. Parfois, au beau milieu d'une soirée, on la voyait soudain pâlir et il se pouvait que son verre lui glissât des mains : « *Où est Henri-John... ?!* » s'écriait-elle tout à coup alors que je venais de m'endormir dans un coin. Et lorsque l'on m'avait découvert, elle me secouait et me forçait à me tenir debout, m'expliquant qu'elle ne pouvait passer son temps à me courir après. J'avais beau être à moitié conscient de ce qui me tombait sur la tête, j'essayais de me blottir contre elle pour éviter la suite. Mais elle me tenait à distance et me dévisageait avec un air incrédule.

Jusqu'à sa mort, ma mère posera sur moi un regard étonné. Serions-nous de ce monde encore cent ans de plus tous les deux, l'un près de l'autre, que ça n'y changerait rien. Jamais elle ne pourra s'en empêcher. Je suis la grande énigme de sa vie, la chose la plus déconcertante qui lui soit advenue.

- J'appellerai Spaak demain matin, si tu juges que c'est préférable...

- Maman... mais je ne voudrais même pas le consulter pour un simple rhume... !

- Eh bien, heureusement qu'il n'est pas là pour t'entendre...

Je me suis assis à l'autre bout du divan, mû par un soupir silencieux. Tandis qu'elle taillait à nouveau ses rubans et que, penché sur moi, Georges Spaak me sauvait d'une péritonite aiguë - c'était durant ce terrible hiver de 56 -, j'ai repris machinalement ses pieds entre mes mains. J'étais le seul, au sein de cette famille, à insinuer qu'il y avait d'autres médecins au monde. Mais dans ce domaine, il semblait admis que l'ignorance et l'ingratitude fussent les deux mamelles d'Henri-John.

- Que proposes-tu... ?

Sa question avait une intonation presque gourmande. Elle fixait son ouvrage d'un air satisfait, une pincée de satin rose qui pendait à ses doigts.

- Crois-tu qu'elle se laissera examiner par un autre... ? a-t-elle ajouté de sa voix la plus innocente.

* * *

Je n'étais pas un très bon professeur. Je choisisais pourtant mes sujets avec soin mais je n'obtenais guère de résultats. Mon dernier cours sur Liszt avait été un fiasco complet, la plupart de mes élèves de sexe masculin se fichant pas mal d'un type qui avait « jeté son javelot dans les espaces infinis de l'avenir » et de la musique classique d'une manière générale, surtout lorsqu'elle était flanquée d'un coefficient aussi minable. Quant aux filles, elles faisaient semblant de m'écouter. Ma classe ressemblait à une cité engloutie, peuplée de fantômes et de carcasses piquant du nez dans un courant d'eau tiède.

Certains de mes collègues traversaient les couloirs ordinairement escortés d'une poignée d'étudiants qui en voulaient davantage. Dès que la sonnerie retentissait, les miens s'éclipsaient brusquement en se cognant dans les tables. Leurs visages m'étaient à peine familiers. S'ils savaient me trouver lorsqu'il s'agissait de parlementer avec Heissenbüttel, ils s'empressaient de m'oublier après avoir obtenu ce qu'ils voulaient. Au mieux, je ne recuei-

Imprimé en France
Dépôt légal : février 1991
N° d'édition : 1179 – N° d'impression : 17490